

## **Quand la paon fermera sa roue - extrait**

Je résiste à l'envie de fermer les yeux et de m'assoupir. L'oscillation du bus dans lequel je suis assise agit toujours comme un berçement qui me calme, d'autant plus après une journée de travail harassante. Particulièrement aujourd'hui, d'ailleurs.

Le début de garde a donné le ton pour la suite. À peine ai-je franchi le sas du laboratoire que les dossiers ont commencé à pleuvoir. Normalement, je priorise, classant les degrés d'urgence de chacun. Or, à cause d'un alignement des planètes certainement défavorable au karma de l'équipe du jour, tous les dossiers possédaient un caractère impératif. Et malheureusement, rien ne se réglait facilement. Les patients déjà connus n'ont pas rendu les résultats sanguins attendus, une complexité incroyable a empêché une résolution simple chez les nouveaux, le téléphone a monopolisé à lui seul un technicien à temps plein contrairement à l'accoutumée, et le manque de disponibilité de notre biologiste, absorbé par des réunions diverses, a légèrement plombé l'ambiance générale. Il n'est pas rare de prendre en pleine face l'impatience, l'agacement, voire la colère de nos interlocuteurs directs, tels que les médecins, les infirmières ou les anesthésistes, et cela fait partie de notre job. Impossible de les blâmer. Ces professionnels de santé se situent en première ligne auprès des malades. Quand nous ressentons l'urgence transfusionnelle, eux se confrontent à l'urgence vitale, autrement dit, à la mort. Notre formation nous aide à prendre du recul sur ces retours brutaux, car parfois indissociables du contexte dramatique dans lequel se trouvent les malades. Mais quand notre propre chef est inaccessible et se montre agacé, difficile pour l'équipe de garder moral et motivation. Extirpée de cette agitation, j'accuse un certain contrecoup. Je bâille en jetant un œil sur le paysage. Surprise, je remarque que j'arrive à mon arrêt. Je m'active alors, dopée par une poussée d'adrénaline. Je sors du bus et me repère. Je descends un arrêt après l'habituel, situé près de mon appartement. Celui-ci me rapproche plus du centre-ville et de l'endroit où travaille Joey. Normalement, selon mes calculs, lorsque j'ai étudié le parcours, dix minutes environ me séparent de ma destination. Lors de mes recherches, je me suis rendu compte qu'en réalité mon domicile était proche du commerce du jeune homme. Pour l'heure, je commence à marcher, arpentant une rue que je connais trop bien. Je l'emprunte souvent quand je me rends à la supérette. Et malheureusement, je sais que dans quelques instants je devrai accélérer l'allure. Après quelques secondes, l'objet de mes craintes apparaît. Une maison à la façade sombre, aux murs sales. Tous les bâtiments de la rue sont mitoyens

et se ressemblent. Mais le seul à l'aspect lugubre demeure celui-ci. Il règne une atmosphère étrange, un climat pesant et angoissant. Les jardinières de fleurs séchées n'égayent en rien l'extérieur de la propriété. Plus le temps s'écoule, plus la résidence semble figée dans un lointain passé, telle une aquarelle décolorée, rongée par la pluie. Elle renvoie l'image d'une habitation inquiétante à l'environnement oppressant.

— Quand on connaît le propriétaire...

Je me mords les lèvres, prenant conscience que je parle à voix haute. Je ne dois plus y songer. Je me hâte, dépassant rapidement la maison ténébreuse, et chassant de mes pensées des souvenirs agités. Je me concentre dorénavant sur le chemin que je dois emprunter. Sans aucune erreur, et sans regarder le plan sauvegardé sur mon téléphone, j'arrive devant *À fleur de peau*. Mon sens de l'orientation tient encore ses promesses. La devanture du fleuriste se veut chaleureuse. La décoration mêle des petits chariots de bois sur lesquels sont entreposés différents pots de fleurs et de charmants paniers en osier où sont exposées plusieurs plantes grimpantes. Quand j'approche de la vitrine, l'odeur parfumée de fleurs dont j'ignore le nom me parvient. Ces dernières s'enchevêtrent dans du lierre qui encadre l'enseigne du magasin, conférant un certain romantisme à l'agencement. Comme sur la carte de visite vue dans le portefeuille de Joey, les couleurs restent dans les teintes pastel, très douces. Cela me plaît, même si mon avis est très personnel. J'y détecte du goût et un sens prononcé du raffinement. Le soin apporté aux détails, jusque dans de minuscules accessoires plantés dans chaque pot, doit faire la renommée du commerce. Le carillon de la porte tremble, et je vois sortir un homme avec un immense bouquet. Il s'éloigne en sifflant, enjoué. À mon tour d'entrer. Différentes senteurs se mélangent, sans devenir entêtantes. Je repère les roses, les tulipes, les lys, tandis que le nom des autres fleurs m'échappe totalement. Une femme m'aborde tout de suite :

— Je peux vous aider ?

Je reconnais aussitôt la dame de la photo. Aucun doute, le même sourire, le même carré plongeant sur une silhouette trapue. Maintenant que je la vois en vrai, je trouve son physique typiquement breton. Je fouille dans mon sac, tout en lui répondant :

— Oui, je viens ramener ceci.

Je sors le portefeuille de Joey et, immédiatement, son sourire rétrécit. Elle paraît plus suspicieuse.

— Ah, c'est vous ! ne peut-elle retenir.